

Les ismaéliens du Tadjikistan : entre tradition et mondialisation

Carole Faucher

Numéro 794, janvier–février 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87180ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faucher, C. (2018). Les ismaéliens du Tadjikistan : entre tradition et mondialisation. *Relations*, (794), 37–39.



LES ISMAÉLIENS DU TADJIKISTAN : ENTRE TRADITION ET MONDIALISATION

Longtemps coupés de la communauté ismaélienne mondiale, les Pamiris connaissent aujourd'hui un développement économique accéléré et une homogénéisation de leurs pratiques culturelles.

Carole Faucher

L'auteure est professeure à la Graduate School of Education de l'Université Nazarbayev, au Kazakhstan

Au Tadjikistan, pays de près de 9 millions d'habitants et ancien État membre de la défunte Union soviétique, on compte plus de 200 000 musulmans ismaéliens – une branche chiite de l'islam – répartis en une quinzaine de communautés ethniques aux langues distinctes, parfois même mutuellement incompréhensibles, appartenant à la famille linguistique dite est-iranienne. Peu importe leur groupe ethnolinguistique d'appartenance, tous les ismaéliens du Tadjikistan répondent aussi aux noms de « Pamiris » ou de « Badakhnis », indistinctement. Leur lieu d'origine est aujourd'hui constitué par la partie occidentale de la province autonome du Haut-Badakhchan (ou Gorno-Badakhchan), située dans les montagnes du Pamir à proximité de l'Afghanistan. Cependant, presque la moitié de la population pamirite vit aujourd'hui dans les centres urbains du pays, telle la capitale, Douchanbé, ou encore Khodjent, dans le nord du pays. De plus, plusieurs Pamiris ont choisi d'émigrer en Europe ou en Amérique du Nord. Le Tadjikistan demeure l'un des pays les plus pauvres au monde, avec des ressources naturelles limitées, un climat politique instable et une économie largement dépendante des transferts d'argent faits par les travailleurs immigrés en Russie.

Paradoxalement, malgré leur statut de minorité religieuse représentant à peine 5% de la population dans un pays à majorité sunnite, les Pamiris jouissent d'un développement social et économique certes précaire, mais néanmoins structuré et dynamique. Cela est dû en grande partie à leur intégration dans la communauté ismaélienne internationale, qui s'est faite au milieu des années 1990. Il est aussi important de noter que les jeunes Pamiris ont aujourd'hui accès à une éducation de haute qualité grâce aux réseaux de collèges et de campus universitaires financés par les institutions de développement de l'Aga Khan, dont l'Aga Khan Development Network. Ils profitent ainsi d'une mobilité accrue et peuvent bénéficier de bourses d'études pour rejoindre les universités les plus reconnues d'Europe, d'Asie ou d'Amérique du Nord. Le niveau d'éducation souvent élevé des Pamiris et leur multilinguisme – il n'est pas rare d'en rencontrer qui parlent quatre ou cinq langues, incluant leur langue maternelle, le tadjik, l'anglais et le russe – ont favorisé l'émergence d'une intelligentsia particulièrement active dans les médias, l'enseignement et les arts. L'importance que la philosophie ismaélienne accorde à la pensée critique, à

l'éducation, à l'entraide et à l'engagement civique est sans doute un des facteurs qui a permis aux Pamiris d'assurer une présence soutenue au sein des infrastructures de l'État au Tadjikistan, et ce, même durant la période soviétique, alors que toute pratique religieuse était strictement prohibée.

Quelques mots sur l'ismaélisme

L'ismaélisme remonte à la période formative de l'islam, au moment où les différentes communautés chiites et sunnites s'affairaient à élaborer leurs doctrines respectives. Dès la fin du IX^e siècle, les *da'is* (missionnaires) ismaéliens étaient actifs

Les nombreux rituels sont issus d'un syncrétisme souple comprenant des éléments du zoroastrisme, du bouddhisme, du soufisme et du christianisme.

presque partout dans le monde musulman, y compris en Afrique du Nord, au Yémen, en Perse et en Asie centrale. Selon l'historien Farhad Daftary¹, la sous-branche ismaélienne nizârîte, à laquelle appartiennent aujourd'hui les Pamiris, a d'abord évolué au sein de territoires du nord de la Perse et de la Syrie, région qui a connu un essor politique fulgurant au XI^e siècle sous le joug de l'impitoyable Hassan Ibn al-Sabbah, installé dans la forteresse d'Alamut, située à une centaine de kilomètres de Téhéran, capitale de l'Iran actuel. À partir du XV^e siècle, les activités missionnaires s'étendirent au nord de l'Inde, où elles connurent un certain succès.

De nos jours, on trouve deux grandes communautés ismaéliennes nizârîtes. La première vit dans des villes et des villages nichés dans les vallées des massifs montagneux de l'Hindu Kush, du Karakorum et du Pamir, dont les plus hauts sommets s'élèvent à plus de 7000 mètres d'altitude, aux frontières de six pays : le Tadjikistan, le Kirghizistan, la Chine, l'Inde, le Pakistan et l'Afghanistan. La deuxième communauté, mieux connue en Occident, est représentée par les Khojas, des descendants de convertis hindous du nord de l'Inde. Ces derniers forment une diaspora réputée pour sa force économique dans le milieu des affaires, notamment en Grande-Bretagne et au Canada.

Effondrement de l'URSS et guerre civile

La chute de l'Union soviétique a représenté au Tadjikistan le début d'une tragédie humanitaire marquée par la guerre, la famine et l'exode. Il est important de souligner que l'indépendance des républiques d'Asie centrale fut une conséquence du



démembrement de l'URSS et non un résultat convoité. À peine un an après la déclaration de l'indépendance, une guerre civile d'une brutalité inouïe a éclaté, fragilisant davantage ce nouvel État déjà aux prises avec une crise économique grave. Le conflit, qui aurait fait près de 157 000 morts, est encore aujourd'hui cité comme le plus meurtrier de l'espace post-soviétique. Il a malheureusement fait couler beaucoup plus de sang que d'encre, puisque les médias internationaux en ont peu parlé.

Le conflit a éclaté en 1992 entre les communistes alors au pouvoir, leurs alliés des régions Nord et Sud-Est du pays (les Khujandis et les Kuloybis, respectivement) et la United Tajik Opposition (UTO), une coalition hétéroclite formée d'un parti à tendance islamique, de quelques partis démocratiques et de La'li Badakhchan, un mouvement séparatiste représentant les Pamiris. La guerre s'est terminée en juin 1997 avec la signature d'un traité de paix à Moscou entre l'UTO et le gouvernement du Tadjikistan, représenté par son président Emomali Rahmon, toujours au pouvoir depuis. L'extrême violence du conflit a privé le Tadjikistan d'une génération de jeunes hommes, soit parce qu'ils sont morts au combat, soit parce qu'ils se sont exilés en Afghanistan ou en Russie. À cause de leur tendance séparatiste et de leur présence marquée au sein de l'UTO, les Pamiris devinrent dès l'aube du conflit la cible prioritaire des forces de l'ordre et de leurs alliés. Puisque ces derniers n'ont jamais réussi à pénétrer le Haut-Badakhchan en raison de la géographie particulièrement difficile et de la résistance armée, ce sont principalement les Pamiris vivant à cette époque dans la capitale, Douchanbé, qui furent touchés par la violence. Des familles entières de Pamiris de Douchanbé n'ont eu d'autre choix que de tout quitter pour aller se réfugier chez les leurs, dans les montagnes du Pamir.

Reconnexion avec l'Aga Khan et la diaspora ismaélienne

Au moment le plus intense des hostilités, en 1993, le gouvernement tadjik bloqua la seule route reliant le Haut-Badakhchan à Douchanbé, isolant ainsi les villes et les villages du Pamir. Or, cette région abritant peu de vallées fertiles, sa



Photo: Carole Faucher

population dépend en grande partie du transport routier des vivres, particulièrement durant le long hiver alors que les réserves agricoles de l'été suffisent à peine à nourrir la population. Les Pamiris se retrouvèrent ainsi du jour au lendemain plongés dans une grave crise alimentaire. C'est durant ce conflit qu'ils reprendront contact avec leur guide spirituel, «l'imam du temps», contact rendu impossible en 1936 par la fermeture de la frontière longeant l'Afghanistan et les politiques antireligieuses du gouvernement soviétique. Depuis 1957, l'imam du temps est représenté par Shah Karim al-Hussaini, Aga Khan IV, un philanthrope milliardaire de nationalité britannique vivant en France, reconnu comme étant le descendant en ligne directe du prophète Mohammed de par le cousin et gendre de ce dernier, Ali.

Ayant eu vent de la catastrophe humanitaire dans laquelle la communauté ismaélienne du Pamir était plongée, l'Aga Khan, par l'entremise de l'Aga Khan Développement Network et de l'Aga Khan Foundation, négocia à l'hiver 1993 une entente avec le gouvernement du Kirghizistan, pays frontalier du Haut-Badakhchan, pour permettre l'acheminement d'aide humanitaire au Pamir. Un convoi d'environ 1000 camions serait parti de la ville d'Osh, située dans le sud du Kirghizistan, et aurait parcouru les 750 km d'une route ponctuée de cols de montagne et longeant des falaises abruptes. Après avoir fait une halte pour distribuer des vivres à Murghab, ville de la région orientale du Haut-Badakhchan peuplée majoritairement de Kirghizes, le convoi se serait ensuite rendu à Khorog, la capitale de la région, où les Pamiris sont majoritaires. Depuis, cette route périlleuse est affectueusement nommée «la route de la vie» par les gens de la région.

Le souci de l'Aga Khan pour les communautés pamiries du Tadjikistan ne s'est pas démenti depuis. Il a visité le Haut-Badakhchan pour la première fois en 1995, un moment inoubliable pour les Pamiris qui purent vivre leur premier *didar* (du perse: «aperçu», «vision»), c'est-à-dire la rencontre physique autant que spirituelle avec l'imam du temps, moment auquel aspirent tous les ismaéliens nizârites. Un nombre important de projets économiques, éducatifs et culturels ont été mis en place dans le Haut-Badakhchan par différentes organisations civiles opérant sous la tutelle de l'Aga Khan. Ces projets avaient pour but d'aider les populations isolées à mieux s'organiser, tout en favorisant leur intégration au quotidien à la communauté ismaélienne mondiale.





Photos: Flickr/Evgeni Zotov



Une tradition ismaélienne ébranlée

Cette action de la diaspora ismaélienne en Asie centrale, et particulièrement celle des Khojas au Tadjikistan, ne s'est pas faite sans tensions. L'aide au développement est venue avec une restructuration de l'approche religieuse visant à uniformiser les pratiques et enseignements locaux avec ceux de toutes les communautés à travers le monde. Or, la tradition ismaélienne de l'Asie centrale est particulière; son histoire est complexe et encore peu étudiée. Cette tradition est avant tout associée au nom de Nasir-i-Kushraw, un missionnaire persan, philosophe, critique des sociétés et poète-voyageur, réputé pour avoir répandu le *da'wa* («la Parole») ismaélien dans le Pamir occidental durant le XI^e siècle. Grâce à la tradition orale, les poèmes et la philosophie critique de Nasir-i-Kushraw sont toujours vivants et continuent d'alimenter le goût pour la pensée critique et la quête du savoir, deux valeurs morales indubitablement ancrées jusqu'à ce jour dans le processus identitaire pamiri.

C'est aussi à la transmission de la philosophie de Nasir-i-Kushraw que les Pamiris doivent leur amour pour le savoir sous toutes ses formes, y compris l'éducation formelle. En outre, la tradition ismaélienne d'Asie centrale se distingue par le fait que les nombreux rituels pratiqués jusqu'à présent sont issus non pas d'un enseignement ismaélien rigoureux, mais d'un syncrétisme souple dans lequel on retrouve des éléments du zoroastrisme, du bouddhisme, du soufisme et du christianisme, en plus des rites provenant de l'ismaélisme nizârîte.

Le rétablissement et la consolidation des liens entre les Pamiris et le reste de la communauté ismaélienne nizârîte, dont les Khojas, ont eu pour effet d'accroître le potentiel de développement local et de fournir les outils pour une prise en charge économique non négligeable. Par ailleurs, on assiste à une tendance accrue, surtout parmi les jeunes, à l'affirmation d'une identité religieuse dont certains symboles et enseignements sont relativement nouveaux dans la région. Il s'ensuit que certaines pratiques extrêmement importantes de l'espace culturel et religieux des Pamiris se trouvent progressivement ébranlées, d'une part, par des institutions centralisées en Europe, soucieuses de propager le savoir dit «purement»

ismaélien et, d'autre part, par une jeune génération beaucoup moins disposée à poursuivre la tradition orale.

Ainsi, des pratiques qui avaient survécu à l'ère soviétique risquent de se perdre en quelques générations. Parmi ces pratiques, on trouve le *charogh-rawshan* et le *maddohoni*. *Charogh-rawshan* signifie littéralement «lampe lumineuse» et représente le plus important segment des funérailles, lesquelles s'échelonnent sur trois jours dans les communautés pamiriques. Durant ce rituel très élaboré qui se tient dans la maison du défunt, le *khalifas* officiant allume une lampe contenant du *ghî* (beurre clarifié) en récitant des proses dévotionnelles et des textes sacrés qui guideront l'âme du défunt vers la lumière divine – cette même lumière dont fait mention le Coran. Le *maddohoni* (ou simplement *maddoh*) consiste quant à lui en une récitation chantée de poèmes mystiques persans anciens, qui inclut notamment des œuvres de Rumi et de Nazir-i-Kushraw. Le *maddohoni* est toujours accompagné, entre autres instruments, d'un *rubab*, un type de luth que l'on trouve sous différentes versions dans toute l'Asie centrale; le *rubab* du Pamir est considéré objet sacré par les Pamiris. Le *maddohoni* est normalement exécuté par un petit groupe d'hommes lors de rituels à caractère religieux ainsi que lors de rituels de guérison traditionnels, en plus de constituer un élément indispensable du *charogh-rawshan*. Selon la tradition orale, le *charogh-rawshan* et le *maddohoni* auraient été introduits au XI^e siècle par Nasir-i-Kushraw.

L'homogénéisation de l'espace religieux ismaélien se fait tout autant dans les pratiques rituelles que dans l'éducation, ce qui signifie que la tradition orale perd aussi de son attrait. Par conséquent, le mode de transmission millénaire de la pensée ismaélienne d'Asie centrale qui, jusqu'à récemment, n'obligeait pas à faire la distinction entre le savoir culturel et le savoir religieux, se voit ausculté, voire critiqué, par des institutions basées en Europe et en Amérique du Nord.

Toutefois, l'approche d'ouverture sur les autres, la tolérance et la pensée critique demeurent fondamentales dans la transmission des valeurs religieuses. Ainsi, dès l'école primaire, les enfants apprennent, par le biais de l'enseignement religieux uniformisé, les bases de l'ismaélisme et son histoire, puis au fil des années, ils reçoivent des cours plus approfondis sur l'islam (autant sunnite que chiite) ainsi que sur les autres religions et leurs grands penseurs.

Si le rétablissement des liens avec la grande communauté ismaélienne a permis aux Pamiris de se doter d'une plateforme économique et sociale importante, une nouvelle génération d'historiens, de sociologues, de linguistes et d'anthropologues s'appliquent, par leurs recherches et leur détermination, à faire connaître et faire valoir au sein des institutions ismaéliennes et des milieux académiques, le bagage immensément riche et complexe de l'espace culturel et religieux du Pamir afin d'éviter qu'il ne tombe complètement dans l'oubli². ©

1. Farhad Daftary (dir.), *A Modern History of the Ismailis: Continuity and Change in a Muslim Community*, London, I. B. Tauris Publishers, 2011.
2. Carole Faucher et Dagikhubo Dagiev, *Transnationalism, History and Society in Central Asia: the Mountain Communities of the Pamirs*, London, Routledge, 2018 (à paraître).